

The Toronto International Film Festival

Élie Castiel

Number 175, November–December 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/49785ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Castiel, É. (1994). The Toronto International Film Festival. *Séquences*, (175), 6–7.

Les bonnes (et parfois les dernières) répliques de ceux qui nous ont quittés

* RAUL JULIA (1940-1994) dans *Addams Family Values* (1993) de Barry Sonnenfeld:

A toast. To the glorious mysteries of life. To all that binds a family as one. To mirth. To merriment. To manslaughter. To dear friends. To new friends. To youth. To passion. To pain... Thing, will you do the honors...



* BURT LANCASTER (1913-1994) dans *Violence et passion* (1975) de Luchino Visconti:

La mer est toujours splendide. Les couleurs de la mer, les voix de la mer, ses humeurs... Je ne comprendrai jamais comment les artistes grecs ont pu se concentrer sur la création de tant de merveilles en ayant sans cesse sous les yeux ce spectacle obsédant, fascinant, ensorcelant. Je n'ai qu'à penser à la mer et elle remplit totalement mon imagination...



* BENOÎT RÉGENT (1953-1994) dans *Trois Couleurs: Bleu* (1993) de Krzysztof Kieslowski:

(À Julie — Juliette Binoche — qui lui reproche d'oser vouloir terminer la partition inachevée d'une symphonie que son mari Patrice composait, avant sa mort dans un accident de la route) *J'ai pensé que je pouvais essayer (...) J'ai seulement accepté d'essayer. Je ne sais pas si j'arriverai à le finir. Je vais vous dire pourquoi. C'est un moyen. Parce que je me suis dit: Peu importe pourquoi. Pour vous faire pleurer, pour vous faire courir. C'est le seul moyen... Le seul moyen pour que vous puissiez dire: je veux ou je ne veux pas...*



* JESSICA TANDY (1907-1994) dans *The Birds* (1963) d'Alfred Hitchcock:

I'd love to be able to relax some time. I'd love to be able to sleep...



(dans *Used People*)

M.E.

TORONTO INTERNATIONAL FILM FESTIVAL



Premières œuvres

En se dotant d'une nouvelle appellation et d'un nouveau directeur, l'ancien *Festival of Festivals* de Toronto confirme son statut de manifestation d'envergure internationale, et par la même occasion se renouvelle et démocratise l'événement. Nous avons pu nous en rendre compte en visionnant les films présentés dans la section *First Cinema*, une partie de la programmation réservée à des premières réalisations. Cette année, contrairement aux précédentes, le cinéma traditionnel côtoyait le cinéma engagé et personnel.

Ce n'est donc pas par hasard si le jury de la FIPRESCI a décidé de décerner le Prix de la critique internationale au long métrage de la Tunisienne Moufida Tlatli, *Les Silences du palais*, œuvre à la fois particulière et accessible au grand public. En racontant le récit émouvant d'une jeune femme qui revient sur les traces de son enfance, la cinéaste, également scénariste, brosse le portrait des femmes de son pays, celles qu'elle nomme «les colonisées des colonisés». Femmes silencieuses devant la peur des hommes, soumises par la volonté divine et celle de leur père, frère ou mari, incarcérées dans une tour de conventions et de traditions millénaires. Et toutes, des interprètes formidables, entièrement dédiées à leur personnage. Quant à Tlatli, elle assure une mise en scène limpide et sans anicroches, et parvient à soutenir un tempo intentionnellement lent, comme pour accentuer les chuchotements, les non-dits et les soupirs de ces femmes intérieurement et physiquement violées. Elle maîtrise les nombreux plans-séquences, mouvements stratégiques visant à mieux discerner les méandres du récit.



Fate

Aussi tourné en plans-séquences, douze en fait, *Fate* (Verhängnis) de l'Allemand Fred Kelemen se présente comme une œuvre austère, glauque et controversée. Sans calquer Jean-Luc Godard ou Chantal Akerman, Kelemen se sert du meilleur qu'ils ont à offrir pour alimenter une mise en scène, certes rigoureuse, mais d'une courageuse et sauvage créativité. Par choix esthétique, l'auteur utilise une image très granuleuse, comme pour mieux tracer les contours psychologiques des personnages et, pourquoi pas, renouer avec la nature brute du cinéma. Il n'est donc pas surprenant que le jury de la FIPRESCI ait attribué une mention au cinéaste pour son «portrait impitoyable de la société exprimé par une esthétique incisive».

L'ascétisme de *Fate* se retrouve dans *Borderline* (Metechnio) du grec Panos Karkanevatos. Le décor rocailleux d'une île grecque sert de toile de fond à un récit sur la recherche de l'autre, sur les origines et sur l'exil, thèmes de prédilection d'un Théo Angelopoulos auquel son compatriote Karkanevatos semble vouer une profonde admiration bien qu'il ne le dépasse jamais. *Curfew* (Hatta Ishaar Akhar), le premier long métrage du Palestinien Rashid Masharawi nous apparaît beaucoup plus heureux. Le récit des membres d'une même famille, prisonniers dans leur propre maison lors d'un couvre-feu décrété par les autorités israéliennes, sert de prétexte à une étude sur l'occupation, sur la tolérance et l'intolérance, et avant tout, sur la résignation et l'espoir. Diamétralement opposé, *Profession: Neonazi* (Beruf: Neo-Nazi) de Winfried Bonengel a suscité la controverse en Allemagne où la plupart des critiques ont traité le film de véritable outil de propagande nazie. Le personnage central est un certain Ewald Althans, beau jeune homme de 27 ans d'apparence inoffensive. Ce sont ses discours qui choquent et sèment la polémique. Il dénie l'holocauste et s'empresse de former les nouvelles jeunesse nazies. Ce jeu de provocation est d'autant plus absurde et dérangeant que ce héros d'un «nouveau monde» aurait été vu côtoyer les milieux homosexuels. Ce qui va à l'encontre des idéaux qu'il propage. Autant la mise en scène est sans invention, autant le cinéaste refuse le parti pris, incapable de se mouiller, optant pour un

cinéma de la facilité dont le seul intérêt est de nous faire découvrir un individu parmi tant d'autres, véritable danger pour la société.

Le cinéma gai fait par les gays renvoie la plupart du temps à une représentation de la beauté physique. À tel point que les corps exhibés deviennent des icônes intouchables, des instruments de rêves nocturnes et des outils de pure fantaisie. Avec tous ces ingrédients en main, l'américain Steve McLean a brossé le portrait d'un personnage énigmatique à travers trois âges de sa vie. Son film, *Postcards from America*, nous montre un anti-héros qui vit une enfance malheureuse due aux abus d'un père dégénéré: prostitution et aventures sexuelles sans lendemain s'en suivent. Il s'agit d'une vision hédoniste de l'existence malheureusement déformée par une mise en situation d'une lourdeur et d'une prétention insoutenables. Seule la photographie d'Ellen Kuras (*Swoon*) renvoie à une illustration visuelle d'une élégante beauté.

Comme nous l'avons déjà mentionné, la section *First Cinema* ne comprend plus que des œuvres personnelles. Nous avons eu l'occasion de visionner des films grand public, accessibles. Ce qui n'enlève rien à leur intérêt. «Grand public» n'est pas nécessairement synonyme de «mauvais cinéma». *Priest*, de la Britannique Antonia Bird en est la preuve. L'histoire se résume en quelques mots: comment un jeune prêtre homosexuel parviendra-t-il à s'imposer dans une société captive de ses valeurs traditionnelles? Intentionnellement, le cinéaste expose le spectateur devant des situations explosives sans aller par quatre chemins. Il y a quelque chose de vidéesque dans cette démarche. Et tant mieux. Ce genre de mise en scène directe, presque naïve, laisse certains indifférents, préférant naviguer dans les eaux troubles du symbolisme et du non-dit. Antonia Bird s'éclate, s'extériorise et livre un film audacieux, provocateur et sans ambivalence. Le soir de la première, elle a eu droit à une ovation debout.



Postcards from America

Ce fut également le cas de l'Américaine Marita Giovanni pour ses *Bar Girls*, un des rares films américains traitant du lesbianisme. Il est dommage que ce voyage dans les vies de quelques citadines homosexuelles souffre d'une mise en scène paresseuse et sans invention.

Élie Castiel



Festival international du cinéma en Abitibi-Témiscamingue

Questionnements

À en juger par la programmation du Festival International du cinéma en Abitibi-Témiscamingue, le cru 1994 témoigne d'une année exceptionnelle. La preuve nous l'avons avec *Windigo*, de Robert Morin. Deuxième long métrage pour le cinéma après l'éclaté *Requiem pour un beau sans-cœur*, ce film a l'intelligence d'ouvrir le débat sur un sujet actuel: la situation des autochtones. *Séquences* consacre d'ailleurs tout un dossier au cinéaste dans le présent numéro. Si Robert Morin s'intéresse aux droits des Amérindiens, Jean-Daniel Lafond dresse un tableau percutant sur les enjeux politiques d'une période de l'histoire du Québec (voir entrevue p. 8). Pierre Vallières, Charles Gagnon, Francis Simard et Phil Comeau, quatre personnages en quête d'un pays, d'une cause à défendre, d'une raison pour mieux vivre, sont les principaux intervenants de *La Liberté en colère*. Il s'agit d'un film-phare dans l'histoire du cinéma québécois. Pour la simple raison qu'il nous interroge sur la stagnation morale, éthique et idéologique que constitue notre état actuel. Par le biais d'une enquête sur le FLQ, mouvement nationaliste québécois issu de multiples revendications sociales, Jean-Daniel Lafond questionne, analyse, dissèque et finit par nous emporter dans un tourbillon d'images passionnantes, autant de découvertes pour les uns que de remises en question pour les autres. Les héros du film ne sont pas fatigués, mais simplement désillusionnés. Fait étrange, malgré le passage du temps et l'apparition d'une nouvelle mentalité sociale, ils ont su conserver les idéaux qui ont animé leur jeunesse. Alors que le Québec traverse une crise d'auto-identification, *La Liberté en colère* propose de relancer des débats occultés par une société qui semble s'être perdue en chemin.

Autre primeur, *La Prédiction*, du Russe Eldor Riazonov, parle du passage du temps et de l'intégrité de l'artiste face à une société qui ne le comprend pas. Adapté d'un roman écrit par le cinéaste lui-même, *La Prédiction* n'est pas sans défaut (mauvais raccords, montage inconsistant, longueurs) mais il communique une émotion vibrante.